



**HAL**  
open science

## Troie, sur le chemin des croisades (XIIe-XIVe siècles)

Florence Tanniou

► **To cite this version:**

Florence Tanniou. Troie, sur le chemin des croisades (XIIe-XIVe siècles). Atlantide - Cahiers de l'EA 4276 L'Antique, le Moderne, 2014, 2. hal-01406909

**HAL Id: hal-01406909**

**<https://hal.parisnanterre.fr/hal-01406909>**

Submitted on 13 Mar 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

# TROIE, SUR LE CHEMIN DES CROISADES (XII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> SIÈCLES)

Florence TANNIOU

*Université Paris Ouest Nanterre La Défense*

\*

**Résumé :** Considéré au Moyen Âge comme relevant du domaine de l'Histoire, le mythe de Troie a servi à représenter le rapport de l'Occident à la croisade. Dans les chroniques, les références au siège antique en soutiennent la légitimation, en particulier lorsqu'il s'agit de la prise de Constantinople en 1204, comme en témoignent deux poèmes insérés dans l'*Hystoria Constantinopolitana* de Gunther de Pairis (1205-1206). La matière troyenne des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, de Benoît de Sainte-Maure à ses mises en prose (en particulier la première mise en prose du *Roman de Troie* vers 1280 et l'*Historia Destructionis Troiae* de Guido delle Colonne vers 1287), font entrer dans l'histoire troyenne les échos de la quatrième croisade, imposant à la légende des variations qui déclinent les ambiguïtés politiques et religieuses de la relation au monde byzantin. D'autres œuvres amplifiant la légende (Le *Roman de Landomata*, rattaché à *Prose 1*, et le *Roman d'Hector et Hercule*, XIV<sup>e</sup> siècle) prolongent cette représentation idéologique en l'étendant, à travers de plus vastes territoires, jusqu'à la Terre Sainte. L'histoire troyenne a été perçue non seulement comme un mythe de construction des dynasties et des cités occidentales, mais encore, à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, comme un véritable « best-seller » de la croisade, suscitant production, copies, jeux d'identifications et de superpositions. Paradoxalement le mythe païen, dans ses métamorphoses, aura servi aux Occidentaux à modéliser leur rapport à la religion, à la Terre Sacrée, au Salut.

**Abstract:** The medieval Western world resorted to the Trojan myth, treated then as a historical subject, to explain its own relation to the Crusade. In the Chronicles, the references to the Greek siege of Troy serve to establish the legitimacy of the Crusade, especially of the taking of Constantinople in 1204, as can be seen, for instance, in two poems included in Gunther de Pairis' *Hystoria Constantinopolitana* (1205-1206). With Benoît de Sainte Maure's *Roman de Troie* and its various translations in prose (in particular the first one, written around 1280, and Guido delle Colonne's *Historia Destructionis Trojae* around 1287), echoes of the fourth Crusade begin to resonate in Trojan history throughout the 12<sup>th</sup> and 13<sup>th</sup> centuries. The resulting variations of the legend reflect the political and religious ambiguities of the relationship with the Byzantine Empire. Such an ideological representation can further be found in other works expanding the story and setting it in larger territories, up to the Holy Land (for example, the *Roman de Landomata*, attached to *Prose 1*, and the *Roman d'Hector et Hercule* written in the 14<sup>th</sup> century). The Trojan history was not only perceived as a myth accounting for the

foundation of Western dynasties and cities, but also, from the 13<sup>th</sup> century onward, as a real “best-seller” of the Crusade, generating a prolific production, between copies, identifications and superimpositions. Thus a pagan myth, through its variations, achieved the paradoxical goal of helping the Western civilization to shape its relationship to religion, Holy Land and Salvation.

**Mots clés :** Croisades, États latins d’Orient, Terre Sainte, Constantinople, romans de Troie, chroniques.

\*

Pour citer cet article : Florence Tanniou, « Troie, sur le chemin des croisades (XII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles) », *La légende de Troie de l’Antiquité Tardive au Moyen Âge. Variations, innovations, modifications et réécritures*, dir. Eugenio Amato, Élisabeth Gaucher-Rémond, Giampiero Scafoglio, *Atlantide*, n° 2, 2014, <http://atlantide.univ-nantes.fr>

La matière de Troie fut au Moyen Âge rivale de celle des croisades : le mythe païen, qui était le sujet le plus traité après la Bible, concurrençait la matière de France, vaste entreprise littéraire d’accompagnement de la guerre sainte<sup>1</sup>. Si les deux matières occupaient sans le moindre doute des terrains distincts – à Troie l’univers antique et profane, aux croisades le monde contemporain et chrétien –, leurs routes ont toutefois été amenées à se rejoindre, conférant au mythe antique un nouveau faisceau de significations étroitement lié à l’esprit des croisades, tandis que l’historiographie puisait à la source mythique des arguments pour défendre une idéologie de conquête. Leur rencontre a pu naître du statut de référence historique attaché à Troie, comparaison qui nourrit de son autorité le récit des événements contemporains. Dès la première croisade, la ville antique surgit à l’horizon de la guerre sainte. Colette Beaune évoque l’analogie menée entre la prise d’Antioche et celle de la ville phrygienne dans les *Gesta Tancredi* ou les *Gesta Dei per Francos*<sup>2</sup>. Le siège offre un illustre exemple guerrier, qui n’aura rien d’éphémère puisque, à différentes époques, les Croisés sont associés aux héros, tant grecs que troyens<sup>3</sup>. Il est légitime de se demander si de telles comparaisons, furtives, parfois même éloignées du propos guerrier de la croisade<sup>4</sup>, ne se limitaient pas à une fonction de remémoration et de partage, avec le public, d’un passé glorieux connu des nobles aussi bien que des clercs. L’examen d’un plus large corpus, dont quelques exemples seront ici évoqués, atteste en réalité que la légende troyenne ne saurait

<sup>1</sup> Voir Guenée, Bernard, *Histoire et culture historique dans l’Occident médiéval*, Paris, 1991, pp. 275ss.

<sup>2</sup> Voir Beaune, Colette, « L’utilisation politique du mythe des origines troyennes en France à la fin du Moyen Âge », dans *Lectures médiévales de Virgile*, Rome, 1985, pp. 345 et 347. Voir Raoul de Caen, *Gesta Tancredi in Expeditione Hierosolymitana* (*Recueil des Historiens des Croisades, Historiens Occidentaux*, Paris, 1844-1895, t. 3, p. 675) ; Guibert de Nogent, *Gesta Dei per Francos* (*ibid.*, t. 4, p. 149) ; Baudri de Bourgueil, *Historia Hierosolymitana* (*ibid.*, t. 4, p. 28) ; Henry de Huntingdon, *De Captione Antiochiae* (*ibid.*, t. 5, p. 374) que Colette Beaune analyse. La comparaison surgit dans d’autres chroniques : Mathieu d’Edesse (*ibid.*, *Documents arméniens*, t. 2, p. 30), Renier de Saint-Jacques, *Chronicon Leodiense* (*Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, éd. M. J. J. Brial, Paris, 1822, vol. 18, p. 626).

<sup>3</sup> Marc-René Jung relève ces comparaisons dans une perspective d’exaltation du courage chez Orderic Vital ou Hugues de Fouilloi (voir *Die Vermittlung historischen Wissens zum Trojanerkrieg im Mittelalter*, Freiburg, 2001, p. 21). Voir aussi *Chronique métrique de la prise de Constantinople par les Francs*, dans *Chronique de la prise de Constantinople par les Francs*, éd. J.-A. Buchon, Paris, 1928, pp. 384-385.

<sup>4</sup> Voir par exemple *Le Chevalier au cygne, The Old French Crusade Cycle*, vol. 2, éd. J. A. Nelson, Tuscaloosa, 1985, vv. 331ss. et 2229ss.

se borner ni à la composante d'une culture rhétorique, ni même à un faire-valoir : ductile, le mythe emprunte des chemins variés et c'est aussi par de multiples voies de traverses qu'il rejoint la route des croisades. Repris et métamorphosé au Moyen Âge, passé de la sphère du mythe à celle de l'Histoire, le récit du siège antique a servi à penser les liens entre Orient et Occident. Sa remodelisation en a fait un miroir, tendu à l'Occident, de ses aspirations – politiques, idéologiques, religieuses – vis-à-vis des mondes orientaux, qu'il s'agisse de Constantinople et de l'empire byzantin, ou de la Terre Sainte.

#### SUR LA ROUTE DE LA QUATRIÈME CROISADE

Les références à l'histoire troyenne s'avèrent significatives lorsqu'elles entrent en résonance avec Constantinople perçue sous un angle de conquête, que celle-ci soit imaginaire ou réelle. On connaît le mot que Robert de Clari prête à Pierre de Bracheux, faisant de la prise de Constantinople la juste récupération d'une terre « que fu a nos anchisieus »<sup>5</sup>. Cette justification d'une quatrième croisade détournée de son but révèle à elle seule la popularité de la légende dans le milieu croisé, impliquant tout à la fois un savoir sur la diaspora troyenne à l'origine des peuples européens<sup>6</sup> et l'affirmation d'une équivalence entre la Troie antique et la Constantinople médiévale. Dès le XII<sup>e</sup> siècle, cette assimilation s'ébauche dans plusieurs récits, à commencer par le *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure écrit vers 1165<sup>7</sup>. La seconde cité construite par Priam y possède la richesse et les merveilles orientales alors prêtées à Constantinople : la Chambre des Beautés et ses automates, les statues, les mosaïques colorées constituent un écho magnifié de la ville réelle<sup>8</sup>. Un tel rapprochement s'accompagne d'un imaginaire de conquête diffus. En affirmant que parmi les maisons troyennes nouvellement bâties « la meins forte n'eüst pas dotance / De tot l'empire al rei de France » (vv. 3021-3022), Benoît laisserait-il affleurer l'indice d'une tentation ? Vers 1170-1180, sous couvert d'un récit fictif, on observe dans *Partonopeu de Blois*<sup>9</sup> un héros à qui est promise la possession d'une ville orientale partageant nombre de similitudes avec Troie et Constantinople et dont le château, « Chef d'Oire », évoque l'Ilion antique. Le héros occidental, descendant « del sanc Hector » (v. 1501) se trouve en posture de devenir empereur car la dame de Byzance (v. 1337) est prête à l'épouser. Sous le voile de la fiction, l'œuvre fait de Constantinople une Troie renouvelée et acquise aux descendants occidentaux<sup>10</sup>, renforçant l'image d'une ville qui, dans les œuvres historiques ou littéraires, devient monde « désirable, à pénétrer, à posséder » dans un effet de « cheminement inverse » et de « *reconquista* » accomplis par les héritiers de l'antique Troie<sup>11</sup>.

Empreints de cet arrière-plan superposant les Troyens et les Occidentaux, la ville antique et Constantinople, les chroniqueurs, tel Robert de Clari, narrent les étapes d'un siège qui

<sup>5</sup> Voir Robert de Clari, *La Conquête de Constantinople*, éd. J. Dufournet, Paris, 2004, p. 202.

<sup>6</sup> Sur ce légendaire généalogique remontant au moins au VI<sup>e</sup> siècle, voir Beaune, Colette, *Naissance de la nation France*, Paris, 1985.

<sup>7</sup> Benoît de Sainte-Maure, *Le Roman de Troie*, éd. L. Constans, Paris, 1904-1912, 6 voll.

<sup>8</sup> Voir Croizy-Naquet, Catherine, *Thèbes, Troie, Carthage. Poétique de la ville dans le roman antique au XII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1994, pp. 299-300.

<sup>9</sup> Voir *Partonopeu de Blois*, éd. Collet, O. et Joris, P.-M. (éd.), Paris, 2005. Pour la datation, voir pp. 14-22.

<sup>10</sup> Voir *ibid.*, p. 32.

<sup>11</sup> Voir Baumgartner, Emmanuèle, « Troie et Constantinople dans quelques textes du XII<sup>e</sup> et du XIII<sup>e</sup> siècles : fiction et Histoire », dans Bancquart, Marie-Claude (dir.), *La Ville. Histoires et mythes*, Paris, 1983, pp. 7 et 13.

ramène au cœur des événements contemporains la mémoire de la légende antique<sup>12</sup>. Dans l'*Hystoria Constantinopolitana*, rédigée entre 1205 et 1208, le moine Gunther de Pairis expose, en prose, la prise de la ville et l'entrecoupe de poèmes versifiés qui la comparent à la guerre de Troie. Un premier poème tend à identifier les villes en liant l'action contemporaine à l'ère du passé. Le butin emporté par les Croisés devient trésor de l'antique Troie : « Que Galli rapiunt modo pondera fulva metalli / et vetus argentum Troiana cede cruentum »<sup>13</sup>. Autrefois pillé par les Grecs et plus tard rendu à la Constantinople chrétienne, il est présenté comme un cadeau disposé par Dieu à l'attention des Croisés : « Sic Deus occultis rationibus, ut puto, multis / Constantinopolim, spoliis ditaverat olim, / Menibus ut freti simul & semel omnia leti, / Ferrent victores que tunc rapuere priores ». L'ancestralité troyenne n'est pas mentionnée mais renforce implicitement la légitimité d'une conquête reposant sur l'idée sous-jacente que les Byzantins schismatiques ne méritent pas d'être les dépositaires des trésors chrétiens. Chrétiens, ceux-ci le sont en effet aux yeux de Gunther, car bien après la chute de Troie, ils ont été restitués à la ville dans un temps où Dieu lui avait accordé un sort meilleur – avec le passage du paganisme au christianisme – emblématisé par son changement de nom (« nomine mutato, meliori reddita fato ») : cette métamorphose de Byzance en Constantinople était mentionnée en amont dans la prose, accompagnée de la vision de Constantin, et de sa supposée « donation » par laquelle l'Église d'Orient se soumettait au pouvoir de la papauté<sup>14</sup>. Le trajet de la ville païenne à la ville chrétienne est ainsi retracé et, dans cette représentation providentielle de l'Histoire, les richesses troyennes et constantinopolitaines deviennent la propriété de l'Église romaine, pouvant être revendiquées par les Croisés au titre de représentants de cette véritable foi chrétienne.

Gunther recourt une seconde fois au mythe pour justifier la conquête. Le poème suivant établit une comparaison de la durée, des circonstances et des motifs de la prise de Constantinople avec ceux de la prise de Troie. C'est l'occasion de prouver que les Croisés, contrairement aux Grecs de l'Antiquité, sont guidés par la main de Dieu et qu'ils obéissent à de plus hauts motifs. La conquête prétendument aisée (« Assultu primo populosam cepimus urbem ») est mise en regard de la longueur du siège antique, conférant aux Croisés une victoire d'autant plus éclatante que leur nombre était bien inférieur à celui des Achéens et leur motif – venger un régicide (« regis vindicta perempti ») – plus juste que celui des Grecs venus honteusement récupérer une femme. La ruse antique (« fraude ») s'oppose à l'impétueuse fougue des Croisés (« Hec virtute sua rapuit modo nostra iuventus »). La mort d'un seul Croisé confrontée aux multiples pertes des Achéens manifeste l'élection divine et l'argument s'achève sur la représentation de Grecs abandonnant Troie dans la douleur tandis que les Croisés s'installent à Constantinople dans la joie (« Ac nostri victa leti dominantur in urbe »). C'est *a contrario* en contestant la légitimité et même la vérité de la légende antique que Gunther appose sur la croisade la marque d'une élection divine. Loin de l'optique généalogique rencontrée chez Robert de Clari, le recours au mythe antique sert, dans une construction providentialiste de l'Histoire, de contrepoint au monde chrétien ; les actions des païens – sous l'image desquels on peut sans doute entrevoir un reflet des Byzantins schismatiques –

<sup>12</sup> Sur les similitudes entre la chronique de Robert de Clari et le *Roman de Troie*, voir Villela-Petit, Inès (dir.), « 1204, la quatrième croisade », *Revue française d'héraldique et de sigillographie*, 73-75, 2003-2005, pp. 13-14.

<sup>13</sup> Pour cette citation et les suivantes, voir *Exuviae Sacrae Constantinopolitanae*, éd. P. Riant, Genève, 1878 (rééd. Paris, 2004), 2 voll., pp. 103ss. pour le premier poème, pp. 107ss. pour le second.

<sup>14</sup> Voir *ibid.*, pp. 96-97.

se ternissent au regard du récent triomphe chrétien, qui n'en paraît que plus évidente expression de la volonté divine.

Comme une réplique à l'intrusion du mythe dans les chroniques, les récits troyens du XIII<sup>e</sup> siècle s'infléchissent vers une lecture constantinopolitaine : les mises en prose de l'œuvre de Benoît – *Prose 1*, écrite en Morée vers 1280<sup>15</sup>, *Prose 5* qui en reprend de longs passages et entretient des liens avec le milieu angevin de Naples des années 1330-1340<sup>16</sup>, ainsi que l'*Historia Destructionis Troiae* de Guido delle Colonne dont la rédaction a été achevée en 1287<sup>17</sup> – portent l'empreinte de cette quatrième croisade. Dans un développement géographique liminaire, *Prose 1* et, dans son sillage, *Prose 5* assurent une identification marquée entre Troie et Constantinople ; la reconstruction de la ville par Priam se rapproche de la Constantinople réelle<sup>18</sup>. Dans la prose latine, Guido insère des détails architecturaux et topographiques qui ne figuraient pas chez Benoît, qu'il s'agisse de la hauteur des maisons, du fonctionnement des douves, des statues de marbre situées au-dessus des portes de la ville, ou des rues longues, droites et aérées, bordées de commerces<sup>19</sup> ; l'espace troyen est ainsi reconfiguré à l'image de la ville orientale. L'organisation de la vie sociale troyenne s'ajuste à celle de Constantinople. Comme certains chroniqueurs, le juge sicilien insiste plus que Benoît (vv. 3023-3026) sur l'abondante population : « Quarum multitudine facta est nimium populosa, multis decorata nobilibus et undique tota plena in multorum incollatu uario plebeiorum »<sup>20</sup>. Parmi les corps de métier bordant les rues troyennes, le choix de noms grecs renvoie à l'évidence aux artisans constantinopolitains, en particulier ces « argioprates », ou changeurs de monnaie, qui avaient marqué Robert de Clari<sup>21</sup> et la longue énumération ajoutée par Guido épuise toutes les spécialités de l'artisanat local<sup>22</sup>. Parmi les divertissements qu'offre la ville, il attribue à

<sup>15</sup> Voir notre thèse, *Raconter la vraie histoire de Troie. Histoire et édification dans le Roman de Troie en prose (Prose 1)*, à paraître chez Champion. Une édition partielle existe (*Le Roman de Troie en prose*, éd. L. Constans et E. Faral, Paris, 1922) ; une nouvelle édition, préparée en collaboration avec A. Rochebouet, est à paraître chez Champion.

<sup>16</sup> Voir la thèse d'Anne Rochebouet, « D'une pel toute entiere sans nulle cousture ». *La cinquième mise en prose du Roman de Troie, édition critique et commentaire*, à paraître chez Garnier.

<sup>17</sup> Voir Guido de Columnis, *Historia destructionis Troiae*, éd. N. E. Griffin, Cambridge Mass., 1936.

<sup>18</sup> Voir notre article « De l'Orient rêvé à l'Orient révélé : les mutations de l'exotisme du *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure au *Roman de Troie en prose (Prose 1)* », dans Gaullier-Bougassas, Catherine (dir.), *Un exotisme littéraire médiéval*, Villeneuve d'Ascq, 2008, pp. 213-226.

<sup>19</sup> Voir *ed. cit.*, V, pp. 47-48. Sur la hauteur des maisons, voir Ducellier, Alain, « Une mythologie urbaine : Constantinople vue d'Occident au Moyen Âge », *Mélanges de l'école française de Rome, Moyen Âge, Temps modernes*, 96/1, 1984, pp. 405-424 (notamment p. 407). Pour les statues, voir Kazhdan, Alexander Petrovitch (dir.), *The Oxford Dictionary of Byzantium*, New York-Oxford, 1991, 3 voll., articles « Doors » et « Gate ». Sur les douves, voir *ibid.*, « Constantinople, monuments of » et sur la Mese, bordée de portiques et de boutiques, voir Bompaire, Jacques, « La ville de Constantinople vue à travers le *Livre des cérémonies* », dans Poirion, Daniel (dir.), *Jérusalem, Rome, Constantinople : l'image et le mythe de la ville au Moyen Âge*, Paris, 1986, p. 237.

<sup>20</sup> Voir V, p. 49. L'insistance sur la densité de la population se trouve entre autres chez Gunther de Pairis, *ed. cit.*, p. 77. Guido, en évoquant un ordre de repeuplement donné par Priam et les catégories sociales, nobles et roturiers, rappellerait-il les efforts de Constantin pour peupler sa ville, obligeant *curiales* et grands propriétaires à s'installer à Constantinople ? (Voir Maraval, Pierre, *Constantin le Grand*, Paris, 2011, p. 194).

<sup>21</sup> Voir aussi les termes *dyatretarii*, *pantalarge*, *gineciarii* (V, p. 48). Sur les *argioprates*, voir Robert de Clari, *ed. cit.*, p. 180 et *The Oxford Dictionary of Byzantium*, *op. cit.*, article « Argyroprates », p. 165.

<sup>22</sup> Voir V, p. 49 et *The Oxford Dictionary of Byzantium*, *op. cit.*, article « Artisan », p. 196. Les branches majeures de l'artisanat byzantin sont représentées : la métallurgie (*errarii*, *fusores*, *fusarii*, *plumbarii*), l'orfèvrerie (*argentarii*,

Troie, outre l'invention des échecs qu'il reprend à Benoît, celle des jeux du cirque lors de fêtes au début du mois de mai (V, p. 49), écho manifeste aux courses hippiques du 11 mai, date anniversaire de la fondation de Constantinople<sup>23</sup>.

Des variations imposées à l'histoire de Benoît font résonner, dans la relation même des hostilités, le souvenir des événements de 1204. Lorsque les Grecs, en route pour la conquête de la Toison d'or, font étape dans le royaume troyen et sont congédiés par Laomédon, le discours de son messenger comporte quelques ajouts : l'étonnement du roi (« de aduentu uestro ualde miratur quare terram suam intrauistis » (II, p. 12)) rejoint celui de l'empereur Alexis à l'arrivée des Croisés, exprimé en termes proches dans la chronique de Geoffroy de Villehardouin (« moult se merueille por coi vous estes venuz en sa terre »<sup>24</sup>). Comme le discours du messenger dans la chronique (« et bien set que vous estes meüz pour la sainte terre d'outre mer »), la réponse de Jason insiste sur le caractère transitoire du séjour : « sed cum ad remotiores partes conferre nos nuperius intendamus, necessitas in hunc locum diuertere nos coegit » (II, p. 12), le parallèle superposant alors à l'image des Grecs en route pour l'île de Colchos celle des Croisés sur le chemin de la Terre Sainte<sup>25</sup>. Lors de la première destruction de Troie, le *topos* de l'attaque printanière se fait plus précis : les Grecs prennent d'assaut la ville en avril (IV, p. 35) – comme les Croisés Constantinople. Le récit de l'attaque de Laurentiel et Tenedon<sup>26</sup> est profondément remanié ; des similitudes avec le siège de Constantinople tel qu'il est narré, par exemple, chez Geoffroy de Villehardouin, peuvent être décelées. Attendus par leurs ennemis sur le rivage, les Grecs attaquent le premier château, ici nommé Sarronabo, tout comme les Croisés la tour de Galata. Les défenseurs troyens, à l'instar des Constantinopolitains, se retranchent dans leur place forte, pressés par leurs ennemis, sans avoir le temps d'en clore les portes<sup>27</sup>. Ce premier château conquis, les Grecs – et c'est ce que fait la flotte occidentale – tirent leurs vaisseaux dans le port<sup>28</sup>. Victimes de jets de pierres comme les Croisés<sup>29</sup>, ils installent machines de guerre et échelles d'où certains sont jetés à bas<sup>30</sup> avant de faire victorieusement flotter leurs emblèmes sur les tours, tel le gonfanon de Venise exhibé sur les murs de Constantinople<sup>31</sup>. Le château est incendié comme l'est à plusieurs reprises la ville byzantine<sup>32</sup>. Après une période d'accalmie, le butin réuni est partagé et Guido développe en une quinzaine de lignes les deux vers de Benoît (vv. 6071-6072), mettant

*aurifices*), la fabrique d'armes (*fabricenses, dealbatores armorum*), la poterie (*figuli*), la verrerie (*dyatretarii, specularii*), la confection de vêtements (*fabricarii, textores, baphi*), l'industrie du cuir (*pelliparii*), ou la cuisson du pain (*pittores*).

<sup>23</sup> Voir Bompaigne, « La ville de Constantinople vue à travers le *Livre des cérémonies* », *art. cit.*, p. 241.

<sup>24</sup> Voir *La Conquête de Constantinople*, éd. J. Dufournet, Paris, 2004, p. 110.

<sup>25</sup> Voir également V, p. 43. L'idée que Constantinople est une étape sur le chemin de la Terre Sainte est un argument de justification de la déviation : voir Chrissis, Nikolaos G., *Crusading in Frankish Greece. A Study of Byzantine-Western Relations and Attitudes, 1204-1282*, Turnhout, 2012, pp. 5ss.

<sup>26</sup> Voir Benoît de Sainte-Maure, *ed. cit.*, vv. 6001-6066.

<sup>27</sup> Voir XI, pp. 101-102 : « Huius uero castris [...] intrant in illud » et *La Conquête*, *ed. cit.*, pp. 116-120.

<sup>28</sup> Voir XI, p. 102 : « Greci uictores eorum redeunt ad naues [...] portum ipsum » et *La Conquête*, *ed. cit.*, p. 120.

<sup>29</sup> Voir XI, p. 103 : « Nunc eos iactis lapidibus obruunt » et *La Conquête*, *ed. cit.*, p. 122.

<sup>30</sup> Voir XI, p. 103 : « Greci uero, diuersorum generum machinis [...] uitam exalant » et *La Conquête*, *ed. cit.*, pp. 126, 160.

<sup>31</sup> Voir XI, p. 103 : « Et eorum per muros uexillis appositis » et *La Conquête*, *ed. cit.*, p. 128.

<sup>32</sup> Voir XI, p. 103 : « Prostratisque meniis altis ipsius [...] altum Thenedon ymum tenet » et *La Conquête*, *ed. cit.*, pp. 128, 170.

l'accent sur ce qui constitue un lieu récurrent des chroniques<sup>33</sup>. Il emprunte d'autres motifs propres aux récits de la quatrième croisade dans ces attaques liminaires : les Troyens s'y caractérisent par leur disposition pour la fuite – « fuge », « dispergentes », « fuga », « fugientium » (XI, pp. 101-102) – et leur défense est qualifiée de « languida et effeminata » (XII, p. 103), s'accordant à la lâcheté adjugée par certains chroniqueurs aux Byzantins. Guido énumère longuement leurs armes de jet – « lapidibus », « lancearum », « iaculis », « balistarum », « sagittis » (*ibid.*) – réputées être les armes des lâches<sup>34</sup>. Des éléments de la légende sont à l'occasion remaniés pour se conformer à ces *topoi*<sup>35</sup>. Ailleurs, ce sont encore les thèmes de la rapidité de la conquête, de l'indispensable unanimité de l'armée et l'exaltation du courage et de l'élan juvénile des combattants qui font écho aux récits historiographiques<sup>36</sup>.

Dans ces jeux de superpositions par rapport aux chroniques de la quatrième croisade, Guido ne poursuit pas, sans doute, le même but que le rédacteur de *Prose 1* qui, un peu moins de dix ans auparavant, valorisait les Grecs dans l'intention de créer une identification avec les chevaliers francs moréotes et de les représenter dans la posture de conquérants de Constantinople, perdue depuis 1261, relayant ainsi les ambitions de croisade portées par le suzerain de Morée, Charles d'Anjou<sup>37</sup>. *Prose 1* reconfigurait les camps rivaux en proposant l'alliance d'une *Magna Graecia* – Achille règne en Sicile et en *Terre de Labour*, c'est-à-dire en Campanie – contre Troie. Cette Grèce élargie correspondait sans doute moins à la *Magna Graecia* du passé qu'à l'extension contemporaine des territoires de Charles d'Anjou. À l'inverse, Guido se refuse à associer l'Italie et la Grèce dans le cadre de la guerre troyenne : les Myrmidons et Achille ne sont, à ses yeux, nullement originaires des Abruzzes, liés au royaume de Sicile (I, pp. 5-6). La contrée de *Messa* où le héros grec part collecter des vivres ne saurait être la Messine sicilienne, mais une région probablement plus proche de la Grèce (XIII, p. 111). Il conteste, dans le prologue, le choix de ceux qui à la Grèce rattachent l'Italie, l'excluant quant à lui formellement. Il insiste au contraire sur le fait qu'en attaquant Troie, la Grèce était un pays plus restreint et seul – hormis la présence d'autres alliés :

ut appellatione Grecie non Magna Grecia, Ytalia uidelicet, ut uoluerunt nonnulli, debeat comprehendi, dicentes aduersus Troyanos et Magnam Greciam, id est Ytaliam, quam appellamus hodie Romaniam, confluisse, cum parua scilicet sola, licet paucis aliis sibi adiunctis, uenerit expugnatura Troyanos (Prologue, pp. 4-5).

<sup>33</sup> Voir XII, pp. 103-104 : « Greci itaque [...] ex predicta preda secum afferrent » et *La Conquête*, *ed. cit.*, pp. 158, 162, 172-174 ou Robert de Clari, *ed. cit.*, pp. 168-170.

<sup>34</sup> Sur le *topos* de la lâcheté, voir Ducellier, « Une mythologie urbaine : Constantinople vue d'Occident au Moyen Âge », *art. cit.*, pp. 422-424. Le passage est développé par rapport à Benoît (*ed. cit.*, vv. 6015-6017).

<sup>35</sup> D'autres variations s'ajustent, semble-t-il, aux circonstances de la croisade : Guido supprime l'affirmation selon laquelle les Troyens ne possèdent pas de flotte de guerre (vv. 3830-3834), mal accordée à la situation de Constantinople et ajoute l'idée que l'Asie – ici alliée de Troie – manque d'entraînement aux armes (VI, p. 60), quand Benoît en faisait une nation de guerriers associée à l'Europe (vv. 3820-3824).

<sup>36</sup> Deux passages sont modifiés par rapport aux vers (X, pp. 90-91 et XII, pp. 104-105). On trouve dans ces discours d'Agamemnon les *topoi* de l'unanimité (« iuncti », « in vnam voluntatis consonanciam aggregatos », « coniunctos in vnum », « vnanimis », « in vnus uoluntatis desiderio », p. 91, développant un unique vers, v. 5742), du courage (« O viri nobiles [...] pugnancium multitudo », pp. 90-91, « Amici reges [...] vniuersus », p. 104), de la rapidité de la conquête (« paucis diebus », p. 101).

<sup>37</sup> Sur ces points, voir notre thèse, *op. cit.*, chap. 1 et 4.

*Prose 1* fait peut-être partie des cibles et Guido pourrait prendre ses distances avec un texte qui reflétait les ambitions croisées de la maison d'Anjou, en tout état de cause révolues – Guido écrivant après les Vêpres Siciliennes<sup>38</sup>. Il est certes difficile de démêler s'il s'agit uniquement d'érudites rectifications historiques ou d'un véritable démarquage politique par rapport à des choix tels que ceux de *Prose 1*. Si Guido ne soutient assurément pas le même dessein de croisade, son texte – par les métamorphoses qu'il opère sur les sources – s'inscrit cependant à l'horizon des débats qu'elle a pu susciter, y compris dans celui de la relation entre les Églises.

La « secunde Troye » (V, p. 46), en effet, ne représente pas seulement Constantinople, elle est, comme chez Gunther de Pairis, l'incarnation de la nouvelle Rome. Outre les liens noués entre Troie et l'Italie par le biais des exilés y ayant fondé des cités (II, pp. 11-12 et XII, pp. 109-110), Guido établit surtout un parallèle entre Troie et Rome. Celle-ci a été bâtie par Énée sur le modèle de Troie : il en donne pour preuve la topographie de la ville phrygienne, parcourue par le fleuve Xanthe qui la scinde en parts égales tout comme le Tibre divise Rome, et pourvue en systèmes de circulation d'eau qui – s'ils font songer en effet à Rome et ses cloaques – évoquent tout autant la Constantinople médiévale, riche en aqueducs et citernes (V, pp. 48-49)<sup>39</sup>. Le schéma avoué par Guido est susceptible de se renverser et, tout autant que Rome comme une copie de Troie, le lecteur voit se profiler Constantinople comme une copie de Rome. Cette présence sous-jacente de la « seconde Rome » de Constantin impose à la cité byzantine, dans un feuilletage amoncelant les ères du passé, l'empreinte du sceau romain.

Ce temps de l'union chrétienne et de la supposée soumission de Constantinople à Rome tendrait à dessiner l'image d'une Église romaine – mentionnée à plusieurs reprises (pp. 95-97) – à vocation universelle. À l'époque de l'écriture de l'*Historia destructionis Troiae*, les dissensions entre Rome et Constantinople, tangibles depuis le Grand Schisme, sont exacerbées : la perte de la ville au profit des Byzantins en 1261 et l'échec du second concile de Lyon en 1274 ont pu ranimer les tensions entre Latins et Grecs, dont on peut déceler des traces. La très longue diatribe contre l'idolâtrie vise le paganisme antique, mais s'achève sur la mention des « fanaticos » et « nescientes », par la bouche desquels parle encore (« cotidie adhuc », X, p. 97) le Diable. Et, si les ancêtres trompés par les idoles sont maintenus « in perpetuis errorum cecitatibus » (X, p. 93), il est possible que Guido vise aussi par là les erreurs des adversaires de l'Église catholique romaine que sont les schismatiques Byzantins. La métaphore de l'aveuglement, accompagnée de celle de la folie, ressurgit en effet pour condamner les Troyens qui pourraient en incarner l'image : Agamemnon fustige la « manifesta dementia » et le « spiritu cecitatis » d'un peuple troyen, également dit « ceco et stollido ducti consilio » (X, p. 91), qui ose se rebeller contre eux<sup>40</sup>. Cette opposition entre Latins et Grecs byzantins peut également se lire dans un prolongement que donne Guido à l'histoire

<sup>38</sup> Voir Chrissis, *Crusading in Frankish Greece*, op. cit., pp. 269ss.

<sup>39</sup> Constantinople est connue pour son système d'égouts et de citernes, copié par Constantin sur le modèle romain. Voir *The Oxford Dictionary of Byzantium*, articles « Cistern », « Aqueduct », « Baths ».

<sup>40</sup> Il s'agit d'ajouts par rapport à Benoît (voir *Le Roman de Troie*, vv. 5700ss.). On trouve encore : *fatuis, fatue, fatuum, fatuitatis* (p. 101) ou *demencia Troyanorum* (p. 106). L'identification des rôles n'est toutefois pas toujours nette chez Guido et si les Grecs sont parfois assimilés aux Croisés et les Troyens aux Byzantins, tous sont aussi condamnés au nom de la morale et de la religion.

de Diomède. S'appuyant sur Isidore de Séville, il rappelle que les compagnons de Diomède furent changés en oiseaux : alors que sa source affirmait que ces oiseaux, reconnaissant leurs compatriotes, s'approchaient des Grecs et attaquaient les étrangers<sup>41</sup>, Guido précise que les oiseaux distinguent les Latins des Grecs (« ut cognoscant hominem Latinum a Greco discernere »), aiment les Grecs de Calabre et fuient les Latins (« Quare Grecos Calabrie incolas colunt et Latinos fugiunt, si qui sunt » (II, p. 12). Cet ajout et sa mise en contexte soulignent un antagonisme entre les deux peuples opposés par leurs croyances et met en image cette lutte<sup>42</sup>. À la lumière de ces éléments peut-être comprendra-t-on mieux l'*excipit* de trois manuscrits au moins qui faisait de l'*Historia* une œuvre utile aux légats et aux prélats<sup>43</sup>. Non seulement le texte contient des discours directs qui pouvaient servir de modèles d'éloquence, mais la lecture de cette variation sur la légende ne manquait pas de faire écho aux complexes relations entre l'Occident et Byzance, sur le plan politique et religieux, tout en rappelant la suprématie de l'Église romaine.

### SUR LES CHEMINS DE LA TERRE SAINTE

À l'image d'une Constantinople qui constituait, aux yeux des Occidentaux, une étape vers la Terre Sainte, la matière troyenne s'ouvre aussi à la figuration d'une croisade dirigée vers cette terre sacrée. Le *Roman d'Hector et Hercule*<sup>44</sup> déplace le théâtre de l'action troyenne dans un territoire byzantin élargi et pourrait entretenir, en filigrane, un lien avec la croisade. L'histoire, un *romancero* des « enfances Hector », apparaît comme une greffe entée sur le *Roman de Troie* : après le premier sac de la ville, Hercule poursuit son ouvrage destructeur en s'attaquant à la Paphlagonie, contrée de Phileminis. Averti de telles exactions, Hector se porte au secours du roi et vainc en duel le géant avant de retourner triomphalement à Troie. Le duel entre Hector et Hercule oppose nettement les héros en une lointaine réécriture de l'épisode biblique de David et Goliath<sup>45</sup>. Figuré sous les traits d'un *pros enfant* à la manière des jeunes prodiges de l'épopée, Hector lutte contre un *jeiant*. Des vertus sont indéniablement concédées à Hercule<sup>46</sup>, mais c'est Hector qui l'emporte et, face au Grec à qui échoient les traits de l'infidèle, il endosse le vêtement du chrétien. Il s'agit du seul personnage pour lequel le Dieu unique soit significativement invoqué quand Phileminis et Hercule se voient

<sup>41</sup> Voir Isidore de Séville, *Étymologies*, livre XII, éd. J. André, Paris, 1986, XII/7, 28-29, p. 246.

<sup>42</sup> Voie dans laquelle *Prose 4* ira plus loin : en faisant des territoires byzantins d'Italie les alliés de Troie (et non de la Grèce comme dans *Prose 1*), elle divise nettement les adversaires selon les religions (*Le Roman de Troie en prose*, version du Cod. Bodmer 147, éd. F. Vielliard, Cologny-Genève, 1979).

<sup>43</sup> Voir Jung, Marc-René, *La Légende de Troie en France au Moyen Âge. Analyse des versions françaises et bibliographie raisonnée des manuscrits*, Bâle-Tübingen, 1996, p. 566.

<sup>44</sup> Voir *Le Roman d'Hector et Hercule*, éd. J. Palermo, Genève, 1972. Aux yeux de l'éditeur, l'original du texte pourrait remonter avant le *Roman de Troie* en vers. L'idée semble improbable à M-R. Jung, qui propose le début du XIV<sup>e</sup> siècle, *op. cit.*, p. 614.

<sup>45</sup> Voir Bible, 1 Samuel 17.

<sup>46</sup> Voir Zink, Michel, « Hercule sur le chemin du vice. Le *Roman d'Hector et Hercule* », dans Babbi, Anna Maria (dir.), *Rinascite di Ercole*, Verona, 2002, pp. 175-182. Ajoutons que le discours d'Hercule (vv. 1157ss.) s'attache à minimiser sa responsabilité dans la destruction : cette vision qui sauve le héros grec contraste fortement avec d'autres éléments de présentation plus négatifs.

attribuer la protection de plusieurs dieux<sup>47</sup>. Il bénéficie d'une image de pureté et d'intégrité, accompagnée des vertus chrétiennes de la charité et de l'humilité (vv. 25, 533-534) et il incarne un élu – « sor toz eslit » (v. 1258) – aux attributs et aspects christiques : qualifié d'« aute lumière » (v. 2007)<sup>48</sup>, apportant à tous la « joie »<sup>49</sup> et la guérison par le toucher<sup>50</sup>, il est dépeint comme un être divin<sup>51</sup>. Ses alliés arborent des symboles qui les placent du côté chrétien, telle la reine des Amazones, dont la terre s'étend « jusq'au paradis terrens » (v. 822), qui porte une « antrasaigne » formée de « lune et soleil » (v. 817)<sup>52</sup>. Comme un nouveau Roland, brandissant une épée nommée « Duranda » (v. 207)<sup>53</sup>, Hector est guidé par la ferme conviction de combattre avec le *droit* (v. 1268) pour défendre une terre et en conquérir de nouvelles (v. 1437). Constamment associé à la figure du lion, symbole christique et meuble préférentiellement accordé aux Croisés dans les enluminures<sup>54</sup>, Hector s'apparente ainsi au Chrétien partant en lutte contre les Infidèles.

Hercule, à l'inverse, est placé du côté de l'altérité par son statut de « jeiant » et par ses armes faites de « dis jointures d'os d'olifant » (v. 867) ; il incarne le *tort*<sup>55</sup> et réunit autant de symboles du paganisme : son écu dépeint un dieu « Q'estoit clamé en arabis / Alchimander, ce m'est avis, / En nostre langue, le diex d'anfer », des inscriptions « en ebrëus » (vv. 875-882) y figurent, et sur sa tête, un sceptre représente Jupiter (vv. 885-886). Un tel syncrétisme, évoquant tout à la fois des cultes païens, le judaïsme et la religion des Sarrasins de l'épopée, place nettement Hercule en opposition avec Hector, d'autant que l'auteur fustige la « fause creance » (v. 880) représentée par le dieu Alchimander lié à la langue « arabis » – qui ne saurait avoir rien de positif comme le montre par la suite l'expression « bien est plus fol q'Arabis – chien ! » (v. 1533). Le vainqueur mythique des hydres acquiert dans certains passages un caractère diabolique : il est « doutez come serpanz » (v. 1700) et possède des armes à l'effigie des monstres qu'il a conquis : « basiliques et dragons », « ydres et grant serpanz », (vv. 870, 899). De telles enseignes, rappelant le diable, constituent traditionnellement les armes attribuées aux Musulmans dans les enluminures<sup>56</sup>, d'autant qu'elles sont accompagnées d'« estoilles » (v. 892) sur ses arçons<sup>57</sup>. La mention du diable (« maufier » (v. 676)), le statut d'« anemi » (v. 1840), son cheval comparé à une « furie infernal » (v. 860), son âme sortant du corps à grand fracas (vv. 1407-1410) semblent vouer Hercule à une damnation confirmée

<sup>47</sup> Voir, pour Hector, les vv. 391-392, 656, 1147, 1665ss., 1839, à comparer avec Feliminis (vv. 832, 1779, 1896, avec une exception au v. 1611) et Hercule qui est rattaché à Alchimander, Mars et Jupiter (vv. 876, 886, 1115).

<sup>48</sup> « Fontaine estes de vertuz ; / De cil de Troye, estendart et luz » (vv. 537-538), « clere luz » (v. 557), « Vostre secors et vostre aius / De non vëoir m'a randu lus. / De moi vos estes la lumiere » (vv. 1557-1559).

<sup>49</sup> Voir vv. 1555-1560, 1940, 1971, 1987, 2006, 2020, 2029.

<sup>50</sup> Voir vv. 1978-1980, 2018, et même l'idée de la résurrection aux vv. 1554, 1969-1970.

<sup>51</sup> Voir vv. 673-674, 808, 1016, 1139, 1402, 1440, 1996.

<sup>52</sup> On peut y lire des symboles chrétiens. Voir, par exemple, *Bible, Apocalypse*, 12, 1.

<sup>53</sup> M.-R. Jung note que Durandal est l'épée d'Hector dans d'autres textes italiens (*op. cit.*, p. 615).

<sup>54</sup> Le héros est associé à cet animal à de multiples reprises dans des comparaisons ou des emblèmes aux vv. 116, 218, 246, 256, 304, 528, 793, 801. Voir Cardoff, Fanny, « Différencier, caractériser, avertir : les armoiries imaginaires attribuées au monde musulman », *Médiévales*, 19/38, 2000, pp. 137-147. L'article s'appuie sur les enluminures dans les continuations de Guillaume de Tyr.

<sup>55</sup> Voir vv. 400, 404, 1513, 1804.

<sup>56</sup> Voir Cardoff, « Différencier, caractériser, avertir : les armoiries imaginaires attribuées au monde musulman », *art. cit.*, p. 142.

<sup>57</sup> Elles peuvent représenter l'Orient, voir *ibid.*, p. 142.

par le fait que Phileminis « au diable le comanda » (v. 1644), l'assimilant à un ennemi de Dieu et faisant du duel une lutte de nature religieuse<sup>58</sup>.

Est-il possible ou même prudent d'aller plus loin dans l'élucidation de cet imaginaire propre à un esprit de croisades et d'y déceler l'écho de réalités historiques ? Le choix de la région de *Panfagoine* (v. 814) peut s'expliquer par l'hypotexte du *Roman de Troie*<sup>59</sup> mais d'autres raisons ont pu le guider : la Paphlagonie et Termachi (vv. 51, 80, 127, 283)<sup>60</sup>, géographiquement liés à Héraclée du Pont et par là-même au personnage d'Hercule, sont le théâtre de conflits politiques au cours du XIII<sup>e</sup> siècle. Reconfigurée en empire – Phileminis est « amperier » (vv. 713, 1505, 1580, 1769, 1857) d'un « empire » (v. 72) – la Paphlagonie du roman pourrait se référer au royaume – pareillement nommé – fondé à la suite de la quatrième croisade par David Comnène et placé sous la dépendance de l'empire de Trébizonde régi par son frère Alexis<sup>61</sup>. Il est attaqué en 1206 par Théodore Laskaris, empereur byzantin et maître de l'empire de Nicée. David survit au siège d'Héraclée mené par Théodore grâce à une alliance passée avec Henri de Flandres, empereur latin de Constantinople<sup>62</sup>. Hector, prince de Troie, avec sa christianisation marquée, avec les emblèmes du pouvoir comme la « flor de lis » (v. 1938) à laquelle il est comparé ou les « perles » de son écu (v. 201), pourrait être le reflet de l'empereur constantinopolitain. Le changement de métal et de meuble de ses armoiries – « d'or a dous lions » (*Roman de Troie*, v. 1509) elles deviennent de « chans d'azur a lion d'or » (vv. 199, 251-252, 793) – laisse place au blason d'un des empereurs latins de Constantinople<sup>63</sup>. Face à lui, Hercule, figure hybride de Sarrasin et de païen, porte également des marques liées au pouvoir byzantin : une « palle d'or reonde »<sup>64</sup> tenue par une image de Jupiter et un sceptre (vv. 885-887), sans compter sur ses armes les « griffons » (vv. 864, 1107) qui évoquent le nom couramment attribué aux Grecs-Byzantins et le fait que le héros lui-même a pu figurer le pouvoir impérial byzantin<sup>65</sup>. Le roman narrerait-il une lutte

<sup>58</sup> Une moralisation sur le « peccheor » suit en outre la mort d'Hercule (vv. 1753ss.) ; et l'image biblique de la séparation du bon grain (Hector) et de l'ivraie, la paille (Hercule), suggère encore une possible damnation du héros.

<sup>59</sup> Le roi Pheliminis y vient bien de Paphlagonie. L'épisode pourrait correspondre à l'allusion, dans le roman en vers, à l'absence d'Hector au moment de l'ambassade en Grèce : il est parti en « Pannoine » obtenir l'allégeance du règne (vv. 3201-3204). La « Paphlagonie » pourrait s'expliquer par l'existence de formes corrompues.

<sup>60</sup> Termachi pourrait être « Themiscyra », capitale du royaume des Amazones, supposément située dans ces régions (voir Hérodote, *Histoires*, éd. Ph.-E. Legrand, Paris, 1946, V, 110-115).

<sup>61</sup> Voir *The Oxford Dictionary of Byzantium*, *op. cit.*, article « Paphlagonia ».

<sup>62</sup> Voir *ibid.*, article « David Komnenos » et *Le Monde Byzantin III. L'Empire grec et ses voisins, XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle*, Laiou, Angeliki et Morrisson, Cécile (dir.), Paris, 2011, pp. 356-358. Dès les chroniques de la quatrième croisade se présentent des conflits autour de la possession de ces territoires, voir Geoffroy de Villehardouin, *ed. cit.*, pp. 287-303.

<sup>63</sup> Il s'agit de Jean de Brienne (voir l'armorial Le Blancq, BnF. fr. 5232, 19v.). Le lion symbolise le pouvoir impérial, voir *The Oxford Dictionary of Byzantium*, article « Animals ».

<sup>64</sup> Pour la sphère représentant le pouvoir impérial (ici nommée « palle » et correspondant à la *sphaira*), voir *ibid.*, articles « Insignia », « Sphaira » et Robert de Clari, *ed. cit.*, pp. 190-191. Notons également la présence des pierres précieuses (vv. 865-866) et la comparaison avec les « palles » (v. 872), évoquant indirectement le *pallium* de l'empereur : voir Robert de Clari, *ed. cit.*, pp. 188-190.

<sup>65</sup> Voir *The Oxford Dictionary of Byzantium*, *op. cit.*, article « Herakles » : « Herakles and his labors are used throughout Byz. literature as a symbol of physical power or prodigious achievement, for emperors in particular ».

où un empereur latin représentant de la véritable foi chrétienne (Hector) l'emporterait sur un empereur byzantin dont la valeur est reconnue mais qui est dénigré dans son rapport à la foi (Hercule) ? Se profilerait alors une image des relations entre les Églises : Hector sort victorieux d'une lutte qui n'exclut pas une vision apaisée, Hercule reconnaissant à plusieurs reprises avant de mourir la supériorité de son vainqueur (vv. 1258-60, 1277-81, 1367ss.). Une telle représentation inclut une dimension territoriale avec la possession de domaines byzantins sur lesquels Hector acquiert un droit politique, devenant « segont roi » au côté de Philemenis (v. 1563)<sup>66</sup>. Mais le XIII<sup>e</sup> siècle a encore connu d'autres conflits autour de la Paphlagonie, impliquant aussi les Turcs de l'empire Seldjoukide. Les intérêts chrétiens sont en effet préservés à plusieurs reprises par des jeux d'alliance entre les différentes instances du pouvoir byzantin avant que la Paphlagonie ne soit perdue<sup>67</sup>. Hercule incarnerait-il la menace turque contrée par une alliance chrétienne ? L'ambiguïté des figures défie la tentative d'identification historique et si l'œuvre se réfère à un événement particulier, c'est sur le mode d'une réminiscence très allusive. En tout état de cause, le choix de la Paphlagonie – qui joue un rôle narratif en fournissant une explication à l'aide apportée par Phileminis dans le *Roman de Troie* – affiche, semble-t-il, le reflet d'un intérêt pour la préservation d'une province mise en danger par des ennemis de l'intérieur, Byzantins rivaux, ou de l'extérieur, les Turcs. Le *Roman d'Hector et Hercule*, étendant la légende au-delà du territoire troyen, manifesterait un idéal de conquête plus vaste. Il se rapproche en cela d'un autre développement de la légende, le *Landomata* qui, achevant *Prose 1*, narre l'heureux sort des fils d'Hector et de Pyrrhus et expose leurs conquêtes depuis la Turquie (*Ancoine*) jusqu'aux territoires saints (*Jorgie, Ermenie, Surie, Egypte*). Ainsi la légende troyenne s'est-elle, dans le courant des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, augmentée de greffes qui ouvrent autant de liens avec l'espace des croisades, tendant au rapprochement avec les territoires saints.

C'est aussi la diffusion des manuscrits liés à la légende troyenne qui témoigne de ces liens. Les Francs qui ont séjourné dans les pays orientaux ont manifesté un engouement pour l'histoire de Troie comme les manuscrits de plusieurs versions en attestent, et la géographie codicologique de la légende mériterait à cet égard une mise à jour. Au cours des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, la France est loin de constituer l'unique foyer de diffusion de l'œuvre de Benoît, de ses mises en prose et des œuvres apparentées (la version de Darès, notamment). L'Italie et la Terre Sainte forment d'autres foyers : la forte densité de production et/ou de copie de la légende troyenne en Italie<sup>68</sup> – entre autres *Proses 2, 3 et 5* ainsi que Guido et Darès<sup>69</sup> – peut être significative car nombre de villes italiennes ont été associées à des ambitions d'extension territoriale vers les territoires orientaux. Si on sait que *Prose 1* a été écrite en Morée et qu'un *Ὁ Πόλεμος τῆς Τρωάδος* fut la réponse moréote grecque, quelques

<sup>66</sup> N. G. Chrissis montre qu'au cours du XIII<sup>e</sup> siècle, la lutte contre les schismatiques avait progressivement glissé vers l'image d'une véritable croisade (voir *op. cit.*, chap. 1, en particulier pp. 15-20).

<sup>67</sup> Voir *Le Monde Byzantin III*, *op. cit.*, pp. 8 et 358 et, pour l'époque de Michel VIII Paléologue, voir Sanudo Torsello, Marino, *Istoria di Romania*, dans *Chroniques gréco-romanes*, éd. Ch. Hopf, Berlin, 1873, p. 144.

<sup>68</sup> Pour les manuscrits de Benoît, on peut citer, d'après les sigles de M.-R. Jung, F1, N, C, F, P, S, R, V1, V2, W, C4, (voir *La Légende*, *op. cit.*, pp. 85, 122, 177, 194, 250, 253, 274, 287, 291, 297, 312).

<sup>69</sup> Pour Darès, voir Faivre d'Arcier, Louis, *Histoire et géographie d'un mythe : la circulation des manuscrits du De Excidio Troiae de Darès le Phrygien*, VIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles, Paris, 2006, pp. 353ss. ; pour Guido, dont on dénombre plus de 70 manuscrits au XIV<sup>e</sup> siècle, voir Jung, *La Légende*, *op. cit.*, p. 565.

décennies plus tard, au roman de Benoît<sup>70</sup>, on n'a que peu d'indices de la diffusion des textes dans ce territoire. Il en va de même pour Constantinople : on ne parle guère que d'un manuscrit du *Roman de Troie*, copié en Italie, qui aurait pu y séjourner puisqu'on y trouve la copie d'un acte se rapportant à la politique constantinopolitaine<sup>71</sup>. Plusieurs manuscrits de l'histoire troyenne sont rattachés en revanche à la Terre Sainte, telle la traduction de Darès dans la première version de l'*Histoire ancienne jusqu'à César*<sup>72</sup> attestant que la légende était copiée et lue dans ces milieux croisés. Le programme iconographique d'un des manuscrits ayant circulé en Terre Sainte confirme l'existence de liens entre le mythe et l'esprit de croisade : les enluminures présentent une assimilation entre les images des Amazones et celles de Croisés<sup>73</sup>. À cette superposition iconographique viennent s'ajouter d'autres témoignages selon lesquels les Croisés s'identifiaient aux protagonistes de la légende troyenne<sup>74</sup>. Sans doute faudrait-il approfondir les analyses, à la fois de la provenance des manuscrits troyens, de leur programme textuel et de leurs enluminures, pour montrer comment l'histoire avait pu devenir emblématique de la prise de possession de territoires convoités, Constantinople, comme la Terre Sainte.

Les raisons pour lesquelles ces liens se sont tissés demeurent complexes : sans aucun doute l'ancestralité troyenne et l'identification géographique entre Constantinople et Troie en sont-elles des éléments-clés, de même que la circonstance analogue de siège militaire, qui pouvait conduire le récit à devenir – dans une exaltation de la bravoure – un véritable manuel des Croisés<sup>75</sup>. Mais les représentations historiographiques, en particulier la lecture providentialiste de l'Histoire, ont également pu renforcer les liens entre le monde païen et le

<sup>70</sup> Voir *Ἡ Πόλεμος τῆς Τρωάδος* (*War of Troy*), éd. M. A. Papathomopoulos et E. M. Jeffreys, Athens, 1996.

<sup>71</sup> Voir Jung, *La Légende*, *op. cit.*, p. 113. Il s'agit du manuscrit Milano, Biblioteca Ambrosiana, D 55 sup. datant du début du XIII<sup>e</sup> siècle et localisé en Vénétie.

<sup>72</sup> M.-R. Jung rattache à Saint-Jean d'Acre cinq manuscrits de la deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> s. de l'*Histoire ancienne* contenant la traduction de Darès (voir *La Légende*, *op. cit.*, pp. 341-342, 348, 354) et la localisation orientale d'autres manuscrits est actuellement l'objet de nombreuses discussions parmi les spécialistes de l'Orient latin. Pour *Prose 1*, le changement de localisation de l'*almain*, de « Corinthe » à « saint Pierre d'Orient » dans les manuscrits du XV<sup>e</sup> siècle L3, P6, P7, pourrait indiquer une diffusion Outre-Mer (voir *ibid.*, pp. 467, 479-480). Pour une perspective générale, voir Jacoby, David, « La littérature française dans les États latins de la Méditerranée orientale à l'époque des croisades : diffusion et création », dans *Essor et fortune de la chanson de geste dans l'Europe et l'Orient latin*, Modena, 1984, pp. 617-646 et Graboïs, Aryeh, « La bibliothèque du noble d'Outremer à Acre dans la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle », *Le Moyen Âge*, 103/1, 1997, pp. 53-66.

<sup>73</sup> Voir Derbes, Anne et Sandona, Mark, « Amazons and Crusaders : the *Histoire Universelle* in Flanders and the Holy Land », dans Weiss, Daniel H. et Mahoney, Lisa (dir.), *France and the Holy Land*, Baltimore & London, 2004, pp. 187-229.

<sup>74</sup> Voir Jung, Marc-René, « L'exil d'Anténor », dans Krauss, Henning et Rieger, Dietmar (dir.), *Mittelalterstudien : Erich Köhler zum Gedenken*, Heidelberg, 1984, p. 105 : « Jean de Heppes, compagnon de Louis IX et de Charles d'Anjou [...] se fit appeler Polidamas ». Les identifications s'enrichissaient de la constitution, pour certaines familles de Croisés, d'une généalogie troyenne (voir Beaune, « L'utilisation politique du mythe des origines troyennes en France à la fin du Moyen Âge », *art. cit.*, p. 345). Elles se font aussi par le biais des enluminures : Agamemnon est représenté avec un sceptre fleurdéliné dans le manuscrit W du roman en vers (voir Jung, *La Légende*, *op. cit.*, p. 301) et dans le ms. British Library, Royal 20 D.I., contenant *Prose 5*, les armes d'Anjou sont portées par Thésée, celles de Sicile par Hector (voir Rochebouet, *D'une pel toute entiere sans nulle cousture*, *op. cit.*, p. 65).

<sup>75</sup> Voir notre thèse, *op. cit.*, chap. 4.

monde chrétien. L'histoire troyenne s'est ainsi trouvée inscrite dans une histoire du Salut, comme le montre Anne Rochebouet à propos de l'insertion de *Prose 5* dans la troisième rédaction de *l'Histoire ancienne*<sup>76</sup>. Le mythe a été utilisé non seulement pour représenter la croisade, mais aussi dans des circonstances de prédication de la croisade, s'intégrant ainsi à cette perspective du Salut. Le prologue de *L'Iliade* latine de Joseph d'Exeter, adressé à son oncle Baudouin, archevêque de Cantorbéry, prédicateur de la troisième croisade puis engagé dans l'armée de Richard Cœur de Lion, veut offrir au « grand homme », en guise d'accompagnement sur cette route promise à la gloire et en attendant un « chant aux accents plus sonores », le récit du « désastre de Troie »<sup>77</sup>. Si le véritable projet d'exaltation de la croisade résidait sans doute dans une *Antiocheis*<sup>78</sup> annoncée mais qui ne nous est pas parvenue, le projet d'y adjoindre un récit de Troie indique qu'histoire ancienne et contemporaine entraînent dans des jeux d'oppositions mais aussi d'échos. Jean-Yves Tilliette propose l'interprétation d'« une sorte de déterminisme transhistorique, la troisième croisade serait ainsi vouée à reprendre Jérusalem conquise lors de la première croisade, puis perdue – tout comme les Grecs l'avaient emportée à deux reprises sur Troie »<sup>79</sup>. Prédication de la croisade et recours au mythe troyen se rejoignent aussi dans la *Parisiana Poetria* de Jean de Garlande<sup>80</sup> lorsqu'il propose un exemple de « *persuasio ad Crucem accipiendam* » en lien avec la cinquième croisade (1218-1221). À l'appel que la ville de Jérusalem fait aux Croisés succèdent une « *confirmatio ampliandi causa* », une « *exposicio mistica* » et une « *confutatio* » tissées d'emprunts au mythe troyen. Le rôle du Croisé délivrant la ville sainte se double de la mission allégorique du chrétien sauvant son âme : Troie représente et Jérusalem et l'âme et, pour leur salut, le chrétien Pâris doit choisir Minerve plutôt que Vénus, résister aux tentations et vices incarnés par les combattants : Achille emblématise la colère, Hécube et Hélène la luxure, Ulysse la tromperie. Plus qu'une simple mécanique rhétorique, les choix s'appuient sur une interprétation morale fortement christianisée de la légende et illustrent la nécessité du Salut, dont la croisade peut constituer le gage.

Le pèlerinage rejoue ce parcours du Salut, empruntant sur un mode pacifique et ascétique les chemins de la croisade. Troie trouve sa place dans cet itinéraire géographique aussi bien que métaphorique. Partis sur la trace des Croisés découvrir les lieux saints, nombre de pèlerins mentionnent en effet des épisodes de l'histoire troyenne. Cette rencontre avec les lieux de la légende relève d'une culture partagée, parfois répétée de texte en texte, qu'avivent le voyage et la découverte *de visu*. C'est parce qu'ils observent ces lieux que les pèlerins évoquent tantôt Cythère, tantôt Colchos, et les événements qui s'y rapportent<sup>81</sup>. Aussi brèves

<sup>76</sup> Voir Rochebouet, *D'une pel toute entiere sans nulle cousture*, op. cit., chap. 4.

<sup>77</sup> Voir *l'Iliade. Épopée du XII<sup>e</sup> siècle sur la guerre de Troie*, éd. F. Mora et J.-Y. Tilliette, Turnhout, 2003, pp. 52-53.

<sup>78</sup> Voir *ibid.*, p. 318, vv. 959-979.

<sup>79</sup> *Ibid.*, pp. 36-37.

<sup>80</sup> Voir *The Parisiana Poetria of John of Garland*, éd. T. Lawler, New Haven and London, Yale, 1974, pp. 69ss.

<sup>81</sup> Voir, par exemple, *Le Chemin de la Terre Sainte*, dans *Croisades et Pèlerinages. Récits, chroniques et voyages en Terre Sainte, XII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle*, éd. D. Régnier-Bohler et al., Paris, 1997, pp. 1048-1050 (Chypre est associée à l'enlèvement d'Hélène), p. 1078 (Cythère est le pays de Ménélas), p. 1079 (Troie est associée au Minotaure), p. 1095 (Cérines fut autrefois construite par Achille), p. 1096 (Colchos est l'île de la Toison d'or). Voir également Nicolas de Martoni, *Relation du pèlerinage aux lieux saints, Vers Jérusalem. Itinéraires croisés au XIV<sup>e</sup> siècle*, éd. M. Tarayre, Paris, 2008, pp. 56-57, 162-163 ou encore *l'Itinéraire d'Anselme Adorno en Terre Sainte (1470-1471)*, éd. J. Heers, Paris, 1978, pp. 153, 361.

que soient les allusions, elles ne sont pas forcément dénuées d'intentions idéologiques. Le récit de Nicolas de Martoni est idéologiquement orienté lorsqu'il évoque à propos d'Athènes un sac de la ville grecque par les Troyens : est-ce là un écho de la menace byzantine qui pesait constamment sur la Morée franque depuis le siècle précédent<sup>82</sup> ? Dans plusieurs relations, Constantinople est une étape du pèlerinage vers la Terre Sainte. Assimilée à Troie, elle fait du circuit à travers les (anciennes) possessions latines un parcours symbolique du paganisme à la Révélation<sup>83</sup>. Par nature, dans ces récits de pèlerinage, le mythe païen trouve sa place au cœur d'une entreprise liée à la foi : les épisodes mentionnés, comme l'enlèvement d'Hélène et la conquête de la Toison d'or, les deux déclencheurs de la guerre dans les récits médiévaux, se trouvent enserrés entre la mention des miracles d'un évêque, des commentaires sur l'état de la Terre Sainte et sur la diffusion de la parole apostolique<sup>84</sup>. Une telle disposition fait résonner l'histoire païenne en écho avec le parcours du Salut, comme un rappel des tentations ou des fautes auxquelles pourrait succomber l'âme humaine. Les rencontres de lieux païens servent ainsi de contrepoids aux lieux chrétiens, leurs histoires de repoussoir aux actions chrétiennes, en bornant la voie du Salut sur laquelle s'engage le pèlerin.

Tout comme la coïncidence des lieux, sur la route des pèlerinages, fait surgir dans le présent sacré le passé païen de la légende, chroniques de croisades et récits troyens deviennent des vases communicants où les temps antiques et contemporains se mêlent, entrelaçant les paradigmes de la perte et de la conquête, de l'exil et du retour, de la damnation et du Salut pour produire un discours sur le monde : aux relations ambiguës entretenues entre l'Occident et Byzance, entre l'Occident et les Territoires Saints, répondent dans les multiples variations des récits troyens autant d'interprétations idéologiques et politiques, toutes inséparables cependant de la question de la croisade. Connue en Terre Sainte, la légende troyenne a bel et bien été un « best-seller » de la croisade<sup>85</sup> car si le mythe troyen, suivant la *translatio* d'Est en Ouest de la diaspora troyenne, avait servi dans les siècles antérieurs à asseoir le pouvoir des dynasties ou des cités européennes, il a ensuite, suivant une *translatio* inverse, soutenu et accompagné les ambitions des Occidentaux à (re)conquérir les territoires de l'Orient. Troie, remodelisée, devient un double de Constantinople comme Constantinople se fait reflet de Troie. Autour des dates charnières de la conquête de la ville byzantine en 1204 et de sa perte en 1261, chroniques contemporaines et récits troyens s'interprètent dans des systèmes d'échos pour témoigner de la complexité des relations entre deux mondes frères et pourtant ennemis dans la foi. Mais au-delà de Constantinople, Troie se fait aussi représentation de la conquête d'un Orient dont les contours se dessinent en particulier dans les marges de la légende, avec le *Landomata* ou le *Roman d'Hector et Hercule*, pour dire

<sup>82</sup> Voir Chrissis, *Crusading in Frankish Greece*, *op. cit.*, chap. 5 notamment.

<sup>83</sup> Voir par exemple *Traité de l'Etat de la Terre Sainte*, dans *Croisades et Pèlerinages*, *op. cit.*, pp. 1003-1004, *Le Chemin de la Terre Sainte*, *ibid.*, p. 1041, Anonymi Halberstadensis, *De Peregrinatione in Greciam & adventu reliquiarum de Grecia libellus*, dans *Exuviae*, *op. cit.*, t. 1, p. 15 et Aubry de Trois Fontaines, *Historiens des Gaules*, *op. cit.*, vol. 18, p. 765.

<sup>84</sup> Voir *Le Chemin de la Terre Sainte*, *op. cit.*, pp. 1048-1050.

<sup>85</sup> Voir Shawcross, Teresa, « Re-inventing the Homeland in the Historiography of Frankish Greece : the Fourth Crusade and the Legend of the Trojan War », *Byzantine and Modern Greek Studies*, 27, 2003, pp. 120-152 et Follena, Gianfranco, « La Romania d'Oltremare », dans *Atti del XIV Congresso internazionale di linguistica e filologia romanza*, vol. 1, Naples-Amsterdam, 1974, pp. 399-406.

les espoirs d'une Terre Sainte conquise, conjurant peut-être une réalité opposée. Le déclin du mythe troyen, peu à peu désincarné<sup>86</sup>, est sans doute en partie lié aux échecs des croisades et à l'extinction de son idéologie. C'est à rebours la résurgence d'une ambition croisée qui réactive un foyer de production de l'histoire troyenne dans la Bourgogne du XV<sup>e</sup> siècle. La bibliothèque des ducs offre une place conjointe à l'historiographie des croisades et au mythe troyen<sup>87</sup>, et la création de l'ordre de la Toison d'Or suggère des attaches encore solides entre l'histoire antique et l'idéologie chrétienne. Par un renversement des identifications auquel *Prose 1* avait ouvert la voie, les Bourguignons s'assimilent aux héros grecs et Philippe à Jason pour combattre les ennemis de la Chrétienté<sup>88</sup> dans une entreprise qui restera purement littéraire. Ainsi, tout au long du Moyen Âge, les temps et les lieux du glorieux passé troyen se sont conjoints à ceux d'un présent en Orient toujours incertain ou d'un futur prometteur, pour représenter et peser cette entreprise de conquête, pour y suppléer aussi, configurant des formes littéraires mouvantes et hybrides, concrétions du temps et de l'espace, de l'Histoire et de la légende, de la réalité et du rêve.

<sup>86</sup> Voir Ducellier, « Une mythologie urbaine : Constantinople vue d'Occident au Moyen Âge », *art. cit.*, p. 424, qui utilise ce terme pour Constantinople. La parenté entre Troie et Constantinople se distend dans des textes plus tardifs, comme *Prose 1* remaniée.

<sup>87</sup> Voir *Croisades et Pèlerinages*, *op. cit.*, p. 1228, l'introduction au *Romant de l'abregement du siege de Troyes*, éd. S. Cerrito, Aix-en-Provence, 2010, pp. 58-62, ainsi que Faivre d'Arcier, *Histoire et géographie d'un mythe*, *op. cit.*, pp. 356-357.

<sup>88</sup> Voir *Romant de l'abregement*, *op. cit.*, pp. 84-86, ainsi que d'autres textes bourguignons : le *Recoeil des Histoires de Troye* de Raoul Lefèvre, *Le Banquet du Faisan*, mais encore les chroniques de Jean Wavrin (voir *ibid.*, p. 100 n. 141 et Jung, *La Légende*, *op. cit.*, p. 593).